



Connaissez-vous Berthold Steinmar von Klingenu ? Ce joyeux compagnon est passé à Strasbourg vers 1275 et y a laissé quelques traces...

Un troubadour dans la cathédrale de Strasbourg

Notre bonne vieille cathédrale de Strasbourg est certes un sanctuaire, mais aussi une gigantesque archive. Elle est née et elle a grandi dans le terreau très concret d'une ville, dont la vie sociale, politique et culturelle a laissé des traces sur ses murs.

Ces dernières sont devenues largement imperceptibles pour nous. Le temps a passé, et la littérature grand public ne s'y intéresse simplement plus.

Nous verrons dans ces pages un exemple, celui du troubadour Berthold Steinmar von Klingenu. Ce nom ne vous dit rien ? Raison de plus pour nous arrêter et lui consacrer quelques lignes.

Niché dans la pierre

Dans le creux d'une arcature du bas-côté nord, on peut voir l'image sculptée d'un homme en train de boire. Il a été découvert en 1914 lors de travaux de rénovation. Il se trouve à 3,5 m de hauteur dans le 6^e écoinçon en comptant à partir du transept. Plus simplement sous la 4^e fenêtre gothique.



Berthold Steinmar
von Klingenu.
Bas-côté nord.

Il tient d'une main une pinte, de l'autre un gobelet. Il porte un bonnet, une courte robe et une sacoche. Il est entouré de feuilles d'absinthe.

A côté de lui, dans la pierre, on peut lire *Stei(n)mar*. Le personnage mesure 17 cm de haut. Cette petite figure est

longtemps passée inaperçue, parce qu'on ne lisait pas *Steinmar*, mais *Steinmetz*, « tailleur de pierre ». Le sculpteur a signé son oeuvre par un compas et une équerre.

Qui était cet homme ?

Ce Steinmar était un troubadour qui a vécu au XIII^e siècle. On a trace de son activité entre 1225 et 1293. On l'identifie généralement avec le chevalier argovien Berthold Steinmar von Klingenu, un proche du noble Walther von Klingon, lui même *Minnedichter*, c'est-à-dire qu'il composait des chansons d'amour.

Dans les archives de Klingenu, on a trace de plusieurs séjours de notre Berthold à Strasbourg, entre 1275 et 1278. Walther von Klingon possédait une maison sur la place de la cathédrale. Lui et Berthold étaient eux-mêmes en relation étroite avec Rodolphe de Habsbourg, qui a lui-même fait plusieurs passages à Strasbourg.

Sa production: le Chant d'automne

Dans le recueil de chants de Heidelberg connu sous le nom de *Codex Manesse*, on lui attribue 51 pièces, dont malheureusement la musique n'a pas été conservée. L'histoire littéraire attribue à Steinmar l'invention d'une nouvelle sensibilité de la poésie courtoise. C'est littéralement un contre-projet au *Minnesang* de cour, qui prônait la mesure et la retenue dans l'amour pour une femme mariée, et qui devait nécessairement rester sans issue.

Dans son *Herbstlied*, son *Chant d'Automne*, le lyrisme de Steinmar, lassé des amours du Minnesang, se console dans d'autres plaisirs terrestres, telles que les joies de la table et dans, disons-le franchement, une glotonnerie rabelaisienne.

Après avoir célébré pendant des mois et sans succès l'objet de son amour, il voit venir l'automne, à qui il demande de le prendre à son service afin qu'il puisse se venger de l'éclat du mois de mai.

Que l'aubergiste lui apporte du poisson, des oies, du poulet, des oiseaux, du porc, du paon ! Il veut des saucisses, du vin du pays welsche. Il promet de bien vider écuelles et assiettes.

Que les mets soient épicés. Que leur chaleur fasse croire qu'on est dans les bains !

Il le dit: il se sent traversé par une route. Que l'hôte y fasse passer moult mets épicés; du vin à faire tourner des roues de moulins ! Que l'automne le prenne dans son cortège. Son âme se tient là haut, sur la charpente., quele vin lui a fait escalader.

Le petit portrait de buveur visible à la cathédrale est probablement l'oeuvre d'un artisan qui avait connaissance de ce texte.

Le goût de Steinmar pour la bonne chair trouve aussi un écho dans le dans le *Codex Manesse*, qui date des années 1300. Une illustration le montre comme hôte avec ses amis à qui il apporte un poulet et du vin.



A gauche, une Vierge Sage de la Cathédrale, l'idéal de l'épouse aristocratique, retenue, pudique, intangible, telle que Steinmar l'a peut-être vu sculpter au cours de ses séjours à Strasbourg dans les années 1280.

A droite, le voici avec ses amis, s'apprêtant à faire un sort à un poulet et une pinte de vin.

L'amour dans la paille

Mais il y a d'autres alternatives aux excès de table. La dame de la haute aristocratie est donc interdite ? Va pour une fille du peuple ! Voici, toujours de Steinmar, une courte chanson

d'amour. C'est léger et cela éloigne à la fois de l'ascétisme du *Minnesang* de cour et des excès de table de l'amant éconduit.

En voici la traduction française, sans, hélas, la musique et le charme de la langue:

Un valet était couché, bien caché.
Et il dormit avec une servante jusqu'au lever du jour.
Le berger cria:
« Debout, dehors la troupeau ! Ce qui effraya la servante
et son cher ami

Il lui fallait quitter la paille
Et s'éloigner de sa chère amie
Il ne devait pas tarder :
Il la prit dans se bras...
La paille qui le recouvrait,
La belle la vit s'envoler dans la lumière

Cela la fit rire.
Ses yeux se fermèrent doucement. Si doucement il sut faire,
Tôt le matin
Le jeu de l'amour avec elle. Qui a jamais vu,
Si simplement
Tant de joie ?

Quel contexte à Strasbourg ?

La petite sculpture du bas-côté nord n'est que la petite partie émergée de l'univers musical de Strasbourg en cette fin du XIII^e siècle. Il est largement méconnu du grand public. Il a laissé de nombreuses traces sur la cathédrale.

Arrêtons-nous simplement devant le gable du portail. On y découvre des musiciens jouant des instruments « nobles » à cordes.

A l'intérieur même de l'édifice, il y avait déjà un orgue, qui devait périr lors de l'incendie de 1298. L'instrument aujourd'hui visible est orné d'anges musiciens.

Toujours à l'inérieur, notons la présence quelque peu incongrue de trompes, au pilier du Jugement Dernier. Les anges les emploient pour annoncer la fin des temps. Ce qui leur a servi de modèle, est la trompe des guetteurs, qui, du haut de la plateforme, sonnaient l'alarme en cas d'incendie, de bagarre ou d'attaque ennemie.

Dans la société strasbourgeoise, la musique faisait également partie du mode de vie des élites. Une fresque découverte



récemment à la Droguerie du Serpent, à quelques pas de la Cathédrale, met en scène des musiciens et musiciennes jouant du tambourin ou de la trompe marine.

On a là affaire à du haut de gamme. La masse des Strasbourgeois avaient des goûts moins raffinés. Si l'on revient vers la cathédrale, on trouve sur la façade latérale sud une frise dite moralisante, sculptée à l'époque où Steinmar était présent à Strasbourg. Les scènes de musiciens nous



Frise moralisante: scène de séduction par instrument à cordes...



Frise moralisante: musicien de rue faisant danser son chien

donnent une idée de ce que le peuple de Strasbourg pouvait entendre à cette époque dans les rues. Certainement pas de la musique destinée à élever les âmes ! Le sculpteur le fait d'ailleurs savoir en dotant les tambourineurs, vielleux et flûtistes d'un corps à moitié animal.

On sait les combats menés par Geiler de Kaysersberg contre les débordements de la truculence populaire à l'intérieur de l'édifice. Or, Thomas Murner, en cette fin du XV^e s., mentionne des chansons licencieuses qu'on va chanter à l'église:

Il y a tant de chansons grossières
Qu'on veut chanter à l'église.
L'une d'elles s'appelle « La queue du paon »
Qu'on entend beaucoup dans les danses paysannes.
Mais qu'on doive chanter ça à l'église,
Qu'on veuille louer Dieu avec des méchancetés !

J'ai pu retrouver les paroles d'une chanson, la *Vögelhochzeit*, le Mariage des Oiseaux, qui pourrait être cette « Queue du Paon ». On y voit tous les oiseaux organiser le mariage du rossignol. On énumère les participants, puis:

Je connais encore un oiseau,
Que je ne puis vous nommer.
Oui, si vous le voyez,
Tous, vous le reconnaîtrez...

Le lecteur aura compris. Si l'on se souvient des chansons malsonnantes chantées par le Rohraffe, et tolérée par les autorités, on ne peut plus s'étonner d'entendre des chansons grivoises dans le sanctuaire, ni de découvrir, sur un bas-côté, l'image d'un troubadour paillard en pleine beuverie...

Décidément, la vie musicale de ces anciens temps ne se résumait pas au Minnesang. Dans les demeures des aristocrates, on pouvait entendre des productions raffinées ; dans les rues, la musique populaire faisait vivre des flûtistes et des tambourineurs qu'on retrouvait dans les fêtes de villages et les parades de corporations. La cathédrale elle-même faisait cohabiter les chants religieux et les grivoiseries des Rohraffen. Berthold Steinmar semble avoir su naviguer entre tous ces genres.

Pierre Jacob

Pour les curieux et les chercheurs
Le Hertbstlied de Steinmar. Traduction en allemand moderne

Seit sie mir nicht lohnen will,
der ich habe gesungen viel,
seht, so will ich den preisen,
der mir meine Sorgen nimmt:
Herbst, der des Maien Kleid
fället von den Zweigen
Ich weiß wohl, es ist eine alte Mär,
dass ein armes Minnerlein ist wirklich ein Gequälter.
Seht, zu solchen wurde ich ins Joch gespannt.
Oh weh! Die will ich hinter mir lassen und den Schlemmern frönen.

Herbst, nimm dich meiner an,
denn ich will dein Helfer sein
gegen des Maien Glanz;
durch dich meide ich Liebesnot.
Da die Minnehuld gestorben ist,
nimm mich einfältigen Laien
an seiner statt zu einem treuen Diener.
Steinmar, sieh, das will ich tun,
wenn ich jetzt mehr erfahre, ob du mich wirklich kannst erfahren. –
Oh weh! Ich singe, dass wir alle trunken werden.

Herbst! Nun höre an mein Leben!
Wirt! Du sollst uns Fische geben,
mehr als eine Hand voll,
Gänse, Hühner, Vögel, Schwein.
Würste und Pfauen sollen da sein,
Wein aus welschem Lande.
Des gib uns viel und heisse uns die Schüsseln füllen.
Gefässe und Schüssel werden von mir bis auf den Grund geleert.
Wirt! Lass deine Sorgen sein.
Oh weh! Doch muss Wein ein betrübtes Herz trösten.

Wirt! Durch mich eine Straße geht,
darauf schaffe uns alle Vorräte,
vieler Arten Speise,
Wein, der wohl ein Rad antreibt,
gehört auf diesen Strassenpfad.
Meinen Schlund ich preise!
Mich würgt nicht eine große Gans, so ich sie verschlinge.
Herbst! Traut Geselle mein, nimm' mich zu deinem Gesinde.
Auf einem Gerippe steht meine Seele,
Oh weh, die von dem Wein darauf gehüpft ist.“

Übs.: Knud Seckel